

Bernard Fripiat

**LE JUGE
ET
LE MINISTRE**

À Nadia Moreau

Création

Cette comédie fut créée le 7 mai à Namur

Le juge : **Jean-François Warmoes**

Le Ministre : **Bernard Fripiat**

Mise en scène : **Marion Honoré**

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS

b.fripiat@noos.fr

Tél. : 06.59.51.85.73.

<http://www.orthogaffe.com/>

Dépôt : SABAM (Belgique)

(00 32 2 286 82 11) unisono@sabam.be

Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

ACTE 1

Nous sommes dans le salon du juge. Un verre à moitié vide témoigne qu'il aime boire. Dans un coin de la pièce se trouve une bassine d'eau. Le juge parle au téléphone. Ses propos sont graves, pourtant il s'exprime avec désinvolture. Finalement, tout cela n'est qu'un jeu.

Le juge. Non, c'est impossible ! (*S'énervant*). Puisque je vous dis qu'il est inutile de continuer les poursuites.

L'autre lui dit que l'arrêt des poursuites le rend malade.

Moi aussi, figurez-vous, ça me rend malade. Seulement, jusqu'à nouvel ordre, pour condamner quelqu'un, il faut des preuves, même s'il a été ministre. (*S'amusant du fait que la jeunesse de son collègue l'empêche de se faire une raison*). Inutile de répéter toutes les cinq secondes que c'est un escroc, je le sais aussi bien que vous. Si l'on décernait une récompense au politicien le plus corrompu, nul doute qu'il serait médaille d'or. Si vous le désirez, je peux même vous décrire le scénario détaillé de l'ensemble de ses malversations. (*Articulant chaque syllabe*). Seulement, nous n'avons pas de preuves.

Il prend un ton paternaliste.

Écoutez, je vous adore, mais nous n'allons pas passer la nuit à discuter. Préparez un non-lieu ! Je le signera demain matin. Si je puis me permettre un conseil, prenez quelques jours de repos ! Vous n'êtes pas seulement déçu. Vous êtes surtout très fatigué. Détendez-vous une semaine avec votre épouse ou avec votre maîtresse ! Ne faites pas l'innocent ! Je sais que vous en avez une. Et revenez-moi en pleine forme. La prochaine fois, nous aurons plus de chance. Qu'en dites-vous ?

L'autre ne répond pas.

Allô ! Allô ! Allô !

À lui-même. Dans le fond, on sent qu'il n'est pas vraiment fâché. Néanmoins, on devine qu'il mettra ses menaces à exécution.

Quel culot ! Il m'a raccroché au nez. Mon petit bonhomme, vous venez de commettre une monumentale erreur. Je peux comprendre qu'on exprime sa déception. Mais je ne suis pas le genre d'hommes à accepter qu'on me manque de respect. Croyez-moi, la sanction servira d'exemple à tout le service et vous vous en souviendrez toute votre vie.

Le ministre entre avec un appareil à la main. Le juge ne le voit pas et prend du papier à lettres.

Il ne fera pas long feu ! J'espère que m'avoir raccroché au nez vous a soulagé car vous allez me le payer très très cher.

LE MINISTRE. Hm ! Hm !

Le juge se retourne et voit Le ministre. Le juge reste très calme.

Vous commettez une injustice, Monsieur le Juge. Je viens de brouiller votre communication. Ce petit appareil est redoutable. Je vous reconnais bien là ! Toujours ce penchant que vous avez d'accuser trop vite et d'imaginer votre accusé systématiquement coupable ...

Le juge. Que faites-vous ici ?

Le ministre. Bonsoir, Monsieur le Juge !

Le juge. Je crois vous avoir posé une question !

Le ministre. Vous devrez la répéter ! (*Un temps*). Ce ne devrait pas vous gêner, vous adorez répéter vos questions !

Le juge reste silencieux et boit une gorgée de whisky.

Je vous préviens que je ne répondrai que si vous me la répétez. Comme vous le dites si bien dans ce genre de situation, j'ai tout mon temps, Monsieur le Juge.

Le juge. (*Résigné*). Que faites-vous ici ?

Le ministre. Comment un justicier aussi expérimenté que vous peut-il poser une question qui ferait rougir de honte le plus médiocre des étudiants en droit. (*Silence. D'un ton ironique*). Ce que je fais en ce moment, Monsieur le Juge, s'appelle une violation de domicile

Un temps. Le Ministre sort un revolver et le pointe vers le Juge. Ce dernier en sourit.

assortie d'une menace physique sur un magistrat en dehors du cadre de ses fonctions. (*Faisant allusion au fait que l'infraction se passe en dehors du cadre de ses fonctions*). C'est moins grave !

Le juge. (*Absolument calme*). Vous êtes fou !

Le ministre. C'est ce qu'essayera de prouver mon avocat à votre remplaçant (*un temps*) lorsque je vous aurai tué. Comme votre successeur me devra sa promotion, croyez-vous que je pourrai compter sur sa clémence ?

Un temps. Le juge reboit une gorgée.

Quel effet ça fait ?

Le juge. (*Très calme*). Quoi ?

Le ministre. D'être du mauvais côté de la barrière. Ne pas être le souverain qui peut détruire mais l'humble qui risque d'être détruit.

Le juge. C'est reposant ! (*Le regard étonné que le ministre a été incapable de dissimuler le satisfait*). Aucune responsabilité ! Aucune décision à prendre ! Croyez-moi, quand on n'en a pas l'habitude, c'est reposant !

Le ministre. Vous bluffez !

Le juge. (*Amusé*). Ne renversez pas les rôles !

Le ministre. Je vais vous tuer. Vous allez mourir, Monsieur le Juge !

Le juge. Non, Monsieur le Ministre ! Je ne mourrai pas. Je suis désolé de vous décevoir, mais je vous connais trop pour avoir peur. (*Amusé, d'une voix douce*). Je vous imagine, dans votre énorme bureau, préparant votre prise d'otage avec une minutie d'horloger. Dites-moi, combien de fois avez-vous lu mon dossier ?

Le ministre. Vous vous trompez, je ne suis plus ministre, grâce à vous.

Le juge. Vous ne me ferez pas croire que vous ne l'avez pas photocopié avant de partir. Dites-moi ! Combien de fois l'avez-vous lu ?

Le ministre ne répond pas.

Ensuite, il a fallu faire des repérages pour s'assurer que j'étais bien seul. Tout ce professionnalisme pour échouer à cause d'un petit détail : vous n'êtes pas un assassin. Ôter la vie d'une personne en la regardant froidement dans les yeux ne fait pas partie de vos possibilités psychologiques. Vous pouvez me croire ! Quand vous vous apprêtez à mettre quelqu'un en prison, vous le connaissez mieux qu'il ne se connaît lui-même. Escroc, vous l'êtes pour deux et je vais d'ailleurs le démontrer. Mais vous n'avez pas l'étoffe d'un assassin. Au début, quand je m'apprêtais à vous appâter, je l'ai un peu regretté. À cette minute, vous me permettez de m'en réjouir.

Le ministre. (*Admirant en connaisseur le numéro du juge*). Vous êtes bien sûr de vous !

Le juge. (*D'une voix presque complice*). Réflexe professionnel ! Vous voulez me faire peur, Monsieur le Ministre ? Gérez mes économies et je ne dormirai pas de la nuit. Proposez-moi de monter une affaire avec vous et priez-moi de vous faire confiance et dans deux mois, je me retrouve dans une maison de repos voire dans un asile psychiatrique. Mais avec un revolver, vous n'effrayeriez même pas un avocat d'affaires, c'est vous dire.

Le ministre. On parie ?

Le juge. Volontiers !

Le ministre. L'enjeu ?

Le juge. Ma vie ! Je vous mets au défi de me tuer.

Il s'avance face à lui et le regarde avec un immense sourire.

Allez-y ! Tirez ! Vous me détestez, paraît-il ! Je suis là devant vous, désarmé. Vous appuyez sur la gâchette et l'être que vous haïssez le plus au monde disparaît de la surface du globe. Vous pouvez vivre cent ans, vous ne trouverez pas de plus belle occasion de vous débarrasser de moi. Eh bien ? J'attends ! Tirez ! De toute façon, vous allez aller en prison. Autant que ce soit pour une bonne raison. Si vous ne tirez pas, lorsque vous irez derrière les barreaux, je les obligerai à vous mettre une télévision pour que vous puissiez me voir sur le petit écran en train de me réjouir de votre condamnation. « Justice est enfin faite » dirai-je au journaliste qui vantera mon efficacité. Et disant « Justice est faite », je penserai à vous, enfermé entre quatre murs pour de longues, longues, longues années.

Le ministre. Auriez-vous des tendances suicidaires, Monsieur le Juge ?

Le juge. Non, mais mon instinct me dit que vous êtes incapable de tuer de sang froid et je possède une confiance aveugle en mon instinct. D'ailleurs, vous le savez ! N'avez-vous pas déclaré à un journaliste que j'étais incapable d'envisager la possibilité que mon intime conviction puisse me tromper ? En cette seconde, vous avez l'occasion unique de me prouver que mon intime conviction peut m'induire en erreur. Courage ! J'ai l'intime conviction que vous êtes incapable de tirer et je vous mets au défi de me prouver que je me trompe. Alors, on tire ou on se dégonfle ? Je vous préviens, je n'attendrai pas toute la nuit ! (*Criant*). Tirez ou foutez le camp !

Le ministre s'approche menaçant, pointe son arme sur la tempe du juge qui en reboit une gorgée. Brusquement, le ministre recule d'un mètre. Le juge est satisfait d'avoir eu raison.

Le ministre. Je vous interdis de me donner des ordres. Je ne tire pas, mais je reste.

Le juge. C'est dur, n'est-ce pas, de voir sa victime de près, de supporter son regard, d'entendre son cœur battre ?

Le ministre. (*D'une voix qui recherche la complicité. Du genre « voyons, nous sommes entre grandes personnes »*). Que vous ai-je fait ?

Le juge. Vous l'avez dit, vous-même : violation de domicile assortie d'une menace physique sur un magistrat en dehors du cadre de ses fonctions. Je ne suis pas sûr que ce soit moins grave.

Le ministre. Avant ! Que vous ai-je fait (*insistant*) avant (*un temps*) pour que vous vous acharniez ainsi contre moi ? Voilà deux ans que ça dure ! Deux ans que vous me suivez. Deux ans que vous épluchez mes comptes en banque. Deux ans que vous déchiffrez le moindre de mes écrits, même le journal intime de ma fille y est passé !

Le juge. Vous n'imaginez pas où l'on peut parfois trouver le petit grain de sable qui vous permettra de démêler les rouages parfaitement huilés d'une escroquerie.

Le ministre. La pauvre gamine en a pleuré pendant des semaines. Il y a quinze jours, elle a décidé de le brûler dans le jardin. « Je n'écrirai jamais plus, papa » m'a-t-elle dit en séchant ses larmes.

Le juge. Sage précaution qui lui évitera peut-être un jour la prison !

Le ministre. Rien ne vous émeut, vous ?

Le juge. Je vous connais trop pour m'émouvoir.

Le ministre. Deux ans ! Deux ans que vous fouinez ! Pas une de mes connaissances, pas un membre de ma famille qui n'ait eu droit à votre interrogatoire sadique.

Le juge. Je ne vois pas en quoi mes interrogatoires sont sadiques.

Le ministre. Ah bon ! Comment appelez-vous votre manie de décider à l'avance ce que les gens doivent vous dire, de ne prêter aucune attention à leurs paroles lorsqu'elles ne correspondent pas à ce que vous attendez ? Et puis cette habitude de poser une question alors que votre victime n'a pas fini de répondre à la précédente... Hein ? Comment appelez-vous ça ?

Le juge. (*Fier et acquiesçant à la véracité de la description*). Expérience professionnelle !

Le ministre. (*Explosant*). Que vous ai-je fait ?

Le juge. (*D'un ton nonchalant*). À moi, rien ! À la société : prise illégale de bénéfice, détournement de fonds publics et abus de bien social.

Le ministre. Sur quelle preuve ? Un témoignage extirpé à ma secrétaire après 24 heures de garde-à-vue et 10 heures d'interrogatoire. Autrement dit 10 heures de harcèlement.

Le juge. Faites attention à ce que vous dites ! N'aggravez pas vos menaces par de la diffamation ! Votre secrétaire, je ne l'ai pas touchée.

Le ministre. Avouez que vous prenez du plaisir à voir la souffrance s'exprimer sur un beau visage !

Le juge. (*Sincère*). Vous vous trompez !

Le ministre. Avouez, Monsieur le Juge !

Le juge. Je vais vous étonner, mais je n'ai pas éprouvé le moindre plaisir à la vue du visage déconfit de votre assistante. J'ai simplement ressenti, au moment de ses aveux, la légitime satisfaction du devoir accompli.

Le ministre. (*Incrédule*). Le devoir accompli !

Le juge. Bien sûr ! Je dois paraître étrange à un homme de votre espèce ! Un homme qui ne détruit son prochain qu'en fonction de son intérêt personnel et ne tue que par personne interposée.

Le ministre. Il faudrait savoir ! Il y a cinq minutes, je n'étais pas un tueur.

Le juge. J'ai employé le terme assassin. L'assassin, à l'inverse du tueur, est capable de voir sa victime mourir. Vous n'avez pas suffisamment de nerf pour ça. Par contre, réduire quelqu'un à la mendicité, monter une cabale contre un innocent, briser une réputation, ordonner un contrôle fiscal comme contre ce pauvre Gaubert que vous avez conduit au suicide...

Le ministre. N'importe quoi ! Ce n'est pas le contrôle fiscal qui la conduit au suicide. Il en était sorti complètement indemne et n'a pas dû payer un centime de redressement. Ce qui, en France, relève de l'exploit olympique.

Le juge. (*Du ton amusé du connaisseur admiratif*). Bien sûr ! Mais le contrôle fiscal n'était que le tire d'artillerie qui précède traditionnellement toute offensive bien orchestrée. Son but était d'affaiblir la cible. Après avoir supporté six mois durant une inquisition qu'on aurait même trouvée persécutrice si elle avait choisi Al Capone pour victime, le député Gaubert a découvert la rumeur. Une rumeur qui avait bien du mérite à s'acharner contre un adversaire épuisé par un contrôle poussé. Les bruits courent, Monsieur le Ministre. Personne ne peut dire d'où ils proviennent. Mais, le hasard les fait toujours arriver dans les gros titres des journaux. Vous savez ces gros titres qu'utilisent les librairies pour attirer le chaland et que vos enfants aperçoivent en allant à l'école. (*Un temps*). Si vos enfants ne les ont pas vus, leurs copains leur en parlent. Les gosses sont impitoyables. À ce moment, on porte plainte pour diffamation. Et comme la justice est bien faite et vous pouvez me faire confiance, elle l'est, six mois plus tard, on gagne. (*Devenant subitement grave*). Alors un entrefilet de trois lignes dément la rumeur. Mais il est rare que les enfants ou leurs copains lisent les entrefilets de trois lignes. Quelques jours plus tard, une autre rumeur redémarre. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un suicide mette fin à la série. À votre avis, ceux qui rédigent les gros titres culpabilisent-ils à la vue d'un même pleurant son père ?

Un temps. Il le regarde droit dans les yeux.

Probablement ! Et le chef d'orchestre de la déstabilisation, comment se sent-il ?

Le ministre. (*Heureux de comprendre enfin pourquoi on le persécute*). Serait-ce la cause de la persécution dont je suis l'objet ? Monsieur Gaubert ferait-il partie de votre famille ?

Le juge. (*Regrettant d'en avoir trop dit*). Non !

Le ministre. Vous niez ? Pourtant, je crois, moi, avoir tapé juste. (*Cherchant*). J'ai trouvé ! Votre neveu, celui qui est tombé dans la drogue. Il a même fait un peu de prison, je crois ? Avoir un membre condamné pour trafic de drogue dans une famille qui a peuplé les rangs de la magistrature pendant un siècle, ça doit faire tache ! Il devait être à l'école avec le petit Gaubert. Se serait-il senti responsable ? Quelle imagination ! Le neveu de la famille fait commerce de drogue. Certains parents s'en voudraient, remettraient en cause leur éducation. Quelle idée ! Se remettre en cause dans une famille qui sert la justice depuis cent ans, ça ne doit pas faire partir de vos possibilités psychologiques ! Heureusement, on a trouvé la cause : l'enfant s'est senti culpabilisé de s'être moqué d'un copain dont le père s'est suicidé. Le coupable : car il faut toujours un coupable, l'homme qui a causé le suicide.

Le juge. Dois-je comprendre que vous venez de développer là ce qu'on appelle une intime conviction, Monsieur le Ministre ?

Le ministre. Tout à fait ! Elle deviendra une certitude lorsque j'aurai la confirmation que le petit Gaubert était dans la même classe que celui qui dans votre famille a brillamment interprété le rôle du forçat.

Le juge. Comment ?

Le ministre. En consultant la photocopie de votre dossier.

Le juge. Je vois avec plaisir à quoi Monsieur le Ministre de l'Intérieur utilisait l'argent du contribuable.

Le ministre. À s'informer. Cela fait partir de nos missions. Il est d'ailleurs regrettable que vous ne bénéficiiez pas de ces sources d'informations, elles vous auraient appris que ce n'est pas moi qui ai voulu la déstabilisation de Gaubert.

Le juge. (*Incrédule*). Je dois vous croire, sur parole !

Le ministre prend son téléphone.

Le ministre. (*Au téléphone*). Envoyez-moi la copie du dossier Gaubert !

L'autre lui demande s'il parle bien du dossier Gaubert.

Gaubert, vous avez bien entendu.

L'autre lui demande si ça va.

Ça va très bien, je vous remercie.

Le juge. Toujours aussi fidèle, votre Sercause !

Le ministre. Toujours !

Le juge. Je pourrai le faire tomber pour complicité.

Le ministre ne répond pas et le juge passe à autre chose.

Avez-vous beaucoup de copies de dossier, chez vous ?

Le ministre. Vous n'êtes pas le seul contre qui il faut pouvoir se protéger !

Le juge. Pas très légal, dites-moi !

Le ministre. Ce n'est pas de votre ressort !

Le ministre s'installe.

Le juge. Que faites-vous ?

Le ministre. On va attendre !

Le juge. Attendre quoi ?

Le ministre. Que je vous prouve mon innocence dans le dossier Gaubert et qu'on se quitte bons amis.

Le juge. On peut attendre encore longtemps, vous avez brouillé les téléphones !

Le ministre. Le mien est protégé.

Le juge. Décidément !

Le ministre. Au Ministère de l'Intérieur, en ce qui concerne les téléphones, nous sommes particulièrement performants.

Le ministre regarde son portable qu'il tend au juge qui le parcourt attentivement.

Vous voyez, ce n'est pas moi ! Finalement, je ne suis pas un ingrat, je vous offre une autre victime en remplacement.

Le juge acquiesce. Visiblement, le ministre avait vu juste. C'était la vraie raison de son acharnement.

Le juge. Non ! En supplément. Cela dit, je vous en remercie. Faites-moi confiance, j'aurai sa peau. Ce qui, d'ailleurs, vous aurait réjoui si je ne vous avais pas déjà éliminé du jeu.

Le ministre. Vous allez continuer à me poursuivre ?

Le juge prend la bassine d'eau qui se trouvait déjà dans la pièce et y pose les pieds.

Le juge. Évidemment ! Je vous l'accorde, au début, j'avais l'affaire Gaubert au travers de la gorge. Il est probable que sans elle, je ne me serais jamais intéressé à votre petite personne. Seulement, maintenant que le vin est tiré, il faut le boire. Que penserait-on si je décidais subitement d'établir un non-lieu. Vous êtes tellement obnubilé par votre réputation, que vous ne songez pas un instant à la mienne.

Le ministre. Oubliez-vous que je suis à deux doigts de vous tuer ?

Le juge. Vous m'excuserez si je ne vous offre pas à boire !

Le ministre. *(Constatant).* Vous ne devez pas recevoir souvent du monde !

Le juge. Le moins possible ! L'humanité me fatigue et *(le regardant)* ce n'est pas aujourd'hui que je vais me réconcilier.

Le ministre. *(Regardant le bain d'un œil ironique).* Quel sens de l'esthétique !

Le juge. Vous devriez essayer, c'est excellent pour la circulation !

Le ministre. Pas étonnant qu'il n'y ait pas de femme ici !

Le juge. Venant d'un homme devenu célibataire après quatre divorces, le reproche est étonnant !

Le ministre. J'ai sacrifié ma vie au service public.

Le juge. Ne me faites pas rire !

Le ministre. *(Faisant allusion au fait que le juge ne rit jamais).* À l'impossible, nul n'est tenu !

Le juge. Détrompez-vous ! Ce n'est pas parce qu'on ne nous voit jamais rire qu'on ne s'amuse pas au Palais de Justice. Croyez-moi, nous vivons parfois des moments très cocasses !

Le ministre. Avant ou après la mise en examen ?

Le juge. Pendant ! Je ne m'en lasse pas. *(Revivant la scène avec ravissement et parlant très lentement).* D'abord, le prévenu arrive dans le cabinet en homme libre, hautain et sûr que son dossier est vide s'il est coupable ou de son bon droit s'il est innocent. Il croit qu'il va participer à une discussion entre deux adultes qui se respectent. Il apprend très vite que pour une discussion, il

faut être deux. Et nous, nous les juges, n'avons rien à dire. Alors, devant notre silence, il perd peu à peu contenance. Puis, on s'accroche sur un petit mot qu'il a dit ou qu'on croit avoir entendu. Et ce petit mot, on ne le lâche pas et si on le quitte quelques secondes, c'est pour y revenir encore et encore. La proie qui rage intérieurement d'avoir prononcé cette parole malheureuse, voudrait parler d'autre chose, mais nous, c'est ce petit mot qui nous intéresse. Alors la victime sent le sol se dérober sous ses pieds. Certains seraient prêts à avouer n'importe quoi pour que l'interrogatoire s'arrête. C'est un piège ! Leur avocat prouverait leur innocence. Avec l'expérience, on ne se fait plus attraper. (*Jouant*). « Greffier, ne notez pas ! ». Et le greffier ostensiblement déchire sa feuille. Le présumé coupable croit à un répit et se dit que si on déchire ses aveux c'est qu'on le croit peut-être innocent. Alors lentement, on le regarde et on ajoute « donc, vous m'avez dit tout à l'heure »... (*Reprenant sa démonstration*). Et on le ramène sur le petit mot. (*Un temps*). Vous savez quand commence la dégringolade ?

Le ministre est sonné. Le juge répond comme si l'autre avait dit non.

Lorsque votre proie demande l'autorisation d'appeler son épouse et que vous lui répondez : (*jouant*) « Bien sûr, mon coco, tu vas pouvoir l'appeler ta petite chérie, mais finissons ça d'abord. Vous m'avez dit tout à l'heure ... ». (*Cessant de jouer*). Savez-vous ce qui me plaît dans ce spectacle ?

Le ministre reste muet.

C'est qu'il est incroyablement humain.

Le ministre. Vous voyez que vous avez joui de voir torturé le beau visage de ma secrétaire !

Le juge. Vous n'avez rien compris. Ce qui me plaît, c'est la transformation des gens. C'est pourquoi je ne m'attaque qu'à des personnalités. (*Transporté*). Les plus amusants, ce sont les petits notables de village. En entrant, ils vous adressent la parole comme s'ils allaient vous proposer de vous introduire au Rotary club. En quittant votre bureau, ils n'oseraient même plus regarder dans les yeux un voleur de vélo. (*Un temps*). La gamine qui vous sert de secrétaire était déjà terrorisée en recevant sa convocation. Ce genre de comportement rend la chasse plus monotone et ne procure aucun plaisir. Avec elle, j'ai fait mon métier, tout simplement.

Le ministre. Votre métier de chasseur !

Le juge. Un chasseur qui préfère le gros gibier. Celui qui fonce vers vous tête baissée et qu'on abat dans l'action (*mimant un chasseur*) Poum ! Poum ! Poum ! Seulement, votre secrétaire, persuadée de n'avoir rien fait de mal parce qu'elle servait un ministre est entrée terrorisée à l'idée de trahir son bienfaiteur et amant. Toute tremblante, elle m'a d'abord juré, les larmes aux yeux, qu'elle ne savait rien. À la moindre question directe, elle éclatait en sanglots. Ce n'était plus la chasse au lion, mais la pêche à la truite. (*Montrant que ça l'a ennuyé*). Dix heures ! Je tire sur la ligne, elle pleure. Je lâche un peu de mou, elle se reprend. Je retire sur la ligne, elle repleure. Je relâche un peu de mou, elle se reprend. (*Montrant*). Je tire, elle pleure, je lâche du mou, elle se reprend. Je tire, elle pleure, je lâche du mou, elle se reprend Et ça a duré dix heures. Heureusement, au début, elle avait, mordu à l'hameçon et le grand chasseur étant aussi un pêcheur plein de patience, elle a fini par parler.

Le ministre. (*Décrivant en fait la réalité*). Témoignage dont vous ne pourrez rien faire.

Le juge. (*Volontairement mystérieux*). C'est un bruit qui court à la chancellerie, mais attendez la fin de l'instruction pour en être sûr !

Le ministre. Pauvre enfant ! Elle s'en veut à mort. Vous avez brisé sa vie !

Le juge. Elle s'en remettra, elle est si jeune. (*Soupçonneux*). Un peu trop d'ailleurs, êtes-vous sûr qu'elle était majeure quand vous l'avez connue ?

Le ministre. Dix-huit ans et demi !

Le juge. (*Beau joueur*). Félicitations !

Le ministre. (*Heureux de créer une complicité*). J'étais ministre, c'était facile !

Le juge. (*Désireux de rompre cette complicité*). Vingt ans ! C'est un peu jeune pour apporter des oranges à son vieil amant emprisonné. (*Réfléchissant d'une voix haute, lente et amusée*). Elle le fera une ou deux fois tout au plus. Je me demande quelle méthode elle choisira pour rompre ! Beaucoup de notables prennent une jeune maîtresse après la cinquantaine. Une fois au trou, le taux de plaquage est de 100 %. Les plus comiques sont les maîtresses qui feignent de découvrir les malversations de leur Apollon ventripotent. (*Imitant*). « Comment ? Mon collier de perles était payé par le contribuable ? Mais c'est une honte ! ». (*Un temps*). Les plus honnêtes envoient à leur amant une lettre pour dire qu'elles savent qu'il aura la sagesse de comprendre qu'elles n'ont qu'une vie et avouent avoir rencontré un beau jeune homme. Elles croient que si elle lui préfère un bel éphèbe, le détenu souffrira moins. Neuf fois sur dix, il s'agit d'un mensonge. La belle s'est tournée vers un autre puissant protecteur tout aussi ventripotent. La plupart de vos maîtresses ne disent rien et se contentent d'espacer petit à petit leurs visites pour finir par ne plus donner signe de vie.

Le ministre. Avouez que la perspective de me voir plaqué vous plaît !

Le juge ne nie pas. Un temps.

Enfin, c'est le bonheur des autres que vous ne supportez pas.

Le juge. Vous ne cessez donc jamais de philosopher !

Le ministre. Avouez qu'elle ne vous déplairait pas, la petite !

Le juge. Ce n'est plus de mon âge !

Le ministre. Vous n'êtes pas beaucoup plus vieux que moi !

Le juge. Ce n'est plus de votre âge non plus. Seulement, moi je m'en rends compte

Le ministre. Vous devriez essayer, elle vous ferait le plus grand bien.

Le juge. J'ai trop le sens du ridicule.

Le ministre. (*Cherchant une complicité toute masculine*). Oublions votre âge ! Est-ce que ça vous plairait ?

Le juge. Vu notre dernier contact, je ne crois pas que la question se pose !

Le ministre. Comment n'y ai-je pas pensé ? C'est elle que j'aurais dû envoyer ici pour vous offrir une petite gâterie ! Dites-moi, Monsieur l'incorruptible, combien de temps auriez-vous résisté à la tentation ? Quand est-ce que vous auriez craqué ? À la vue de ses seins ? Complètement dénudée ? Quand elle se serait mise à vos genoux ? Ou aurait-il fallu attendre que ses lèvres atteignent votre sexe ? À moins que tels vos poissons, vous n'ayez craqué dès son arrivée ?

Le juge. (*Comme si c'était vrai*). Vous avez raison, vous auriez dû l'amener ! (*Un temps*). Vous êtes beaucoup plus crédible dans le rôle du maquereau que dans celui de l'assassin.

Un temps. Le ministre ne sait comment s'en sortir.

Le ministre. Qui vous guide ?

Le juge. (*Lassé*). Non, je vous en prie ! Vous n'allez pas me chanter le couplet du complot ! Avez-vous vu l'heure qu'il est ?

Le ministre. (*Insistant d'une voix presque désespérée*). Qui ?

Le juge. Si je vous le disais, vous me croiriez ?

Le ministre. Probablement pas !

Le juge. Alors, notre dialogue s'arrête là ! Sortez !

Le ministre sort. Le juge se dit que s'il sort, il perd toute chance de trouver une preuve contre lui.

Vous abandonnez bien vite, Monsieur le Ministre ! Si vous croyez que c'est ainsi que l'on devient Président de la République.

Dégoûté et vaincu, le ministre veut sortir. Tout à coup, il se tient la poitrine et, de douleur, s'effondre sur la chaise...

Vous n'allez pas venir mourir chez moi ?

Le ministre. Avouez-le, ce serait cocasse !

Le juge. Témoignage supplémentaire de votre manque d'éducation. Dans mon milieu, on meurt dans le lit de famille, avec discrétion et surtout sans bruit.

Le ministre. Afin d'entendre les cris de joie des héritiers.

Le juge. Avec les lois que vous avez faites, il n'y a plus d'héritiers mais simplement des contribuables qui espèrent conserver suffisamment d'argent pour pouvoir offrir à leur aïeul un enterrement décent. Donnez-moi votre arme ! De toute façon, vous ne savez pas vous en servir. (*Décrivant la réalité*). Et puis, vous êtes tellement ridicule avec, que vous vous blesseriez en l'utilisant.

Il dépose l'arme, lui enlève ses chaussures et ses chaussettes puis l'invite à mettre ses pieds dans la bassine.

Le ministre. Vous croyez pouvoir tout soigner avec ça ?

Le juge. Ma grand-mère n'a jamais utilisé d'autres remèdes et elle est morte à 102 ans.

Le ministre. C'est votre truc, ça ! Quel que soit le mal, un seul remède. Pour le physique, c'est la bassine. Pour le justiciable, c'est la tôle.

Le juge. Vous serez le premier à avoir connu les deux.

Il lui offre un verre d'alcool.

Tenez, prenez un petit remontant !

Le ministre. Serai-je invité ?

Le juge. Ça fait partir du traitement. (*Un temps*). Je ne vous savais pas cardiaque.

Le ministre. Je ne suis pas cardiaque, c'est mon ulcère ! Ulcère que je vous dois. Enfin que je dois à vos tracasseries. (*Un temps*). Vous ne me croyez pas ?

Le juge. Si ! (*Un temps*). Les innocents n'ont pas d'ulcère.

Le ministre. Il est de mon parti ?

Le juge. Votre ulcère ?

Le ministre. Votre informateur !

Le juge. Secret professionnel.

Le ministre. Question stupide ! Les coups bas viennent toujours de vos compagnons de lutte, jamais de vos adversaires.

Le juge. (*Parlant d'expériences*). Exact ! Je me suis souvent demandé pourquoi.

Le ministre. Problème de sélection ! Face au camp d'en face, c'est l'électeur qui choisit celui qui sera élu. Mais, à l'intérieur d'un parti, les règles sont moins claires pour désigner les candidats. Alors, les prétendants doivent jouer des coudes.

Le juge. Vous voyez que tout le monde a besoin de règles.

Le ministre. Dovignon ? Il n'a jamais accepté ma nomination ministérielle.

Le juge reste silencieux, amusé.

Mirabel ? Il cherche une circonscription sûre et ma disparition libérerait la mienne.

Le juge reste silencieux, amusé.

Rapiton ? Je me suis opposé à ce qu'il devienne secrétaire d'Etat.

Le juge sourit. Un temps assez long. Le ministre ne sait que dire. Le juge s'amuse.

Le juge. Vous avez beaucoup d'ennemis, Monsieur le Ministre. Vos nuits doivent être agitées.

Le ministre. Cela nous fait au moins un point commun.

Il braque une lampe dans sa direction.

Alors qui ?

Le juge. Vous m'interrogez, Monsieur le Ministre ? Vous avez des progrès à faire !

Le ministre. *(Renonçant).* Vous avez raison. Il faut un tempérament que je ne possède pas.

Le juge. Ce qui prouve que nous n'avons pas que des points communs.

Le ministre. Vous ne pouvez imaginer la douceur que je ressens à l'idée de ne pas partager les travers d'un pervers de votre espèce.

Le juge. Vous savez comment les inquisiteurs appelaient les interrogatoires ? « L'art de faire jaillir les agnelles ».

Le ministre. Beau métier !

Le juge. Il vous serait utile en ce moment !

Le ministre. *(Trouvant un autre angle d'attaque).* Pourquoi n'y a-t-il pas de femme ici ?

Le juge. Interrogatoire d'amateur. Vous devenez odieux trop tôt !

Le ministre. *(D'une voix douce).* Pourquoi ?

Le juge. Comme si vous ne le saviez pas ! Ne me dites pas que ma vie matrimoniale ne figure pas dans mon dossier.

Le ministre joue les naïfs.

Le ministre. Elle vous a abandonné ?

Le juge. *(Espérant, sait-on jamais, qu'il ne connaisse pas la vérité).* Oui !

Le ministre. Comment ? *(Un temps).* Je voudrais savoir comment !

Le juge. *(Craquant).* Elle s'est suicidée !

Le ministre. *(Le plus sincèrement possible).* Je l'ignorais.

Le juge. Vous voudriez me faire croire que les circonstances de sa mort ne sont pas dans mon dossier ?

Le ministre. *(Préparant sa vacherie).* Je ne dis pas ça ! Seulement, trop d'infos tuent l'info ! *(Un temps. Pour tirer sa flèche).* On ne s'attache plus aux détails.

Le juge. *(En homme ayant beaucoup souffert et qu'aucune méchanceté ne peut toucher).* Votre conversation est lassante.

Le ministre. Je vais vous divertir. Vous savez que le suicide est interdit dans la religion catholique ?

Le juge. Ma femme n'était pas croyante.

Le ministre. Il ne s'agit pas de votre femme. Vous ramenez tout à vous ! Vous êtes narcissique, parfois. Je vous raconte une histoire. Un homme s'était pendu. Il arrive au Paradis, veut rentrer et Saint Pierre lui rappelle sa faute et ajoute : « va et repens-toi ! »

Il éclate de rire. Il s'arrête brusquement. Naturellement, il sait que la femme du juge s'est pendue.

J'espère que votre femme ne s'est pas pendue.

Le juge. *(Se disant que c'est la seule manière d'arrêter son cirque).* Albert Guivoux !

Le ministre. Quoi ?

Le juge. Vous voulez toujours connaître mon informateur ?

Le ministre confirme de la tête.

Il s'agit d'Albert Guivoux.

Le ministre. Vous mentez !

Le juge. Pourquoi vous mentirai-je ?

Le ministre. Pour vous venger de ma petite plaisanterie.

Le juge. (*Sachant que cette trahison lui fera du mal*). La vérité suffira.

Le ministre. Albert, c'est impossible ! On se connaît ...

Il cherche depuis combien de temps, ils se connaissent.

Le juge. Depuis le lycée ! Ce n'est pas toujours significatif !

Le ministre. Je l'ai toujours aidé.

Le juge. C'est probablement ce qu'il n'a pas supporté.

Le ministre. Impossible !

Le juge. Si vous êtes si sûr, avouez-lui une action illégale que vous auriez commise et que personne ne connaît. Vous serez étonné du temps que je mettrai pour en être informé.

Le ministre. (*Le défiant*). J'en serais capable.

Le juge. Je ne demande pas mieux.

Le ministre s'apprête à téléphoner. Il se retient juste à temps, se rendant compte qu'il allait reconnaître une malversation devant son pire adversaire. Le juge a observé la scène avec amusement.

Le ministre. Malheureusement, je n'ai jamais rien fait d'illégal...

Le juge. (*Continuant sa phrase*). Que je ne connaisse déjà !

Le ministre. Désolé !

Le juge. Inventez quelque chose !

Le ministre n'aime pas entrer dans ce jeu, mais il faut qu'il en ait le cœur net.

Le ministre. (*Au téléphone*). Allô Albert ? Comment vas-tu ?

L'autre lui demande de ses nouvelles.

La merde continue ! Tu te souviens que je suis allé en Syrie cet été ? Tu connais les voyages diplomatiques ?

L'autre dit oui.

Tu sais ce qu'il s'y passe le soir ?

L'autre dit non.

Alors, je t'explique, vers minuit une jeune fille a frappé. J'étais seul, je l'ai trouvée mignonne (*un temps*) pas besoin de te faire un dessin.

L'autre lui demande où est le problème.

J'ai pris quelques photos, j'ai fait une erreur de manipulation et un salaud me réclame 50.000 euro. Sinon, il mettra les clichés sur les réseaux sociaux.

L'autre lui demande si la fille était majeure.

Évidemment qu'elle était majeure. Tu me prends pour qui ?

L'autre lui fait remarquer qu'il n'a rien fait d'illégal.

Je n'ai peut-être rien fait d'illégal. Mais, je n'ai pas envie que tout le monde découvre ces photos. Tu me vois ! Redevenu ministre en visite officielle chez la Reine et toute l'Angleterre me regardant en train de faire le cheval avec une fille sur le dos.

L'autre pose une question idiote.

Évidemment qu'on était nus. Tu as déjà vu un cheval habillé ?

L'autre plaisante

Oui, je sais. La Reine adore les chevaux. Tu trouves que c'est vraiment le moment de plaisanter ?

L'autre lui demande ce qu'il va faire.

Que veux-tu que je fasse ? Pour le moment, je suis obligé de payer. Seulement, le juge est sur mon dos vingt-quatre heures sur vingt-quatre. S'il me surprend avec une valise de billets, pas besoin de te raconter la suite. (*Un temps*). Est-ce que tu pourrais t'en occuper ?

Il dit oui.

T'es sympa ! Passe à dix-huit heures demain chez moi. Je te remettrai l'argent.

L'autre va raccrocher, il le rappelle.

Albert ?

Un temps où il se demande s'il ne va pas renoncer à sa comédie.

Merci !

Le juge. (*Le taquinant*). Où allez-vous trouver l'argent ?

Le ministre. Nulle part, vous me prenez pour qui ? (*Un temps*). Je n'ai pas pris de photos !

Le juge. C'est curieux, vous ne trouvez pas ?

Le ministre. Quoi ?

Le juge. Vous dites à votre vieux compagnon de lutte que vous allez lui donner 50.000 euro en liquide et il ne s'étonne même pas.

Le ministre. Il a dû lire les journaux. Avec les informations confidentielles que vous y faites passer, je sortirais un milliard en pièces de monnaie que ça n'étonnerait plus personne.

Le juge. Vous me surestimez ! Remarquez ça compense ! Vous m'avez tellement sous-estimé au début de notre relation. Erreur qu'on ne fait qu'une fois !

Le Juge met un C.D. d'Edith Piaf « De l'autre côté de la rue ».

Vous aimez Piaf ?

Le ministre. J'ai toujours eu un faible pour les comiques troupiers.

Le juge. Dans ce cas, écoutons. Il paraît que la musique adoucit les mœurs.

Le ministre. Dans ce cas, il faut immédiatement installer un lecteur CD dans votre bureau au Palais de Justice. (*Un temps*). Dites donc ! Mon collaborateur semble tarder à vous prévenir !

Le juge. Vous avez pensé à enlever le brouillage !

Le ministre. Oui !

Le juge. Ça va venir ! Patience !

Le ministre. Vous n'acceptez jamais de reconnaître que vous pouvez vous tromper. Même quand vous inventez quelque chose, vous ne pouvez admettre une erreur. Vous êtes psychorigide, Monsieur le Juge.

Ils continuent d'écouter la chanson. Puis, le bruit du portable du juge se fait entendre. Le juge le montre au ministre.

ACTE 2

Quelques heures ont passé. Visiblement, les deux hommes ont bu quelques verres.

Le juge. Comment va votre ulcère, Monsieur le Ministre ?

Le ministre. Je ne sais pas si c'est le meilleur remède, Monsieur le Juge.

Le juge. Je n'en connais pas d'autres !

Le ministre. Vous buvez souvent comme ça ?

Le juge. Tous les jours depuis la mort de ma femme ! *(Un temps)*. Et vous ?

Le ministre. En général, je ne bois qu'avec mes électeurs ! *(Regardant son whisky)*. Il est bon !

Le juge. Vu son prix, il peut !

Le ministre. *(Songeur)*. C'est drôle la vie !

Le juge. Tordant !

Le ministre. On se déteste. Vous me persécutez depuis deux ans, je suis à deux doigts de vous tuer et quelques heures plus tard, on se retrouve à boire ensemble.

Le juge. *(Disant ces mots avec une philosophie amusée)*. Et demain, on se détruira.

Le ministre. *(Faisant allusion au début de la soirée)*. Vous n'avez jamais eu peur ?

Le juge. Je n'ai plus 20 ans. Ce sentiment a bien dû m'atteindre une ou deux fois.

Le ministre. De moi ? Vous n'avez jamais eu peur de moi ?

Le juge. *(Riant de bon cœur)*. Voilà quelques décennies que les ministres ne font plus peur à personne.

Le ministre. Et ce soir ? Vous n'avez jamais eu peur ?

Le juge. Si au début, quand je vous ai dit : tuez-moi !

Le ministre. Vous êtes bon comédien !

Le juge. *(S'il le désire, le comédien peut faire un clin d'œil public)*. Question de métier !

Le ministre. Quand vous m'avez dit que je n'étais pas un assassin, je l'ai cru.

Le juge. C'était le but !

Le ministre. Ainsi vous m'avez cru capable de tirer ?

Le juge. Poussé à bout, un homme désespéré tire !

Le ministre. Moi, je n'ai pas tiré.

Le juge. Peut-être n'étiez-vous pas complètement désespéré. Pendant que je faisais semblant de ne pas avoir peur, vous simuliez le désespoir. Nous sommes quittes.

Le ministre. Et maintenant, vous avez pris mon arme.

Le juge. Je vous la rends volontiers.

Il joint le geste à la parole.

Le ministre. Je suis devenu inoffensif.

Le juge. Je n'irais pas jusque-là ! Seulement, on se connaît mieux. Vous vous êtes attaché !

Le ministre. Et vous ?

Le juge. Je n'ai pas d'arme.

Le ministre. Depuis deux ans, je peux témoigner du contraire.

Le juge. Ça se défend !

Le ministre. Maintenant qu'on se connaît mieux, vous êtes-vous attaché, Monsieur le Juge ?

Le juge. Un peu ! Seulement je suis moins sentimental, Monsieur le Ministre ! Question de métier.

Le ministre. Je vous plains !

Le juge. Exercez mon métier pendant dix ans et nous verrons si vous pouvez encore vous attendrir sur la nature humaine.

Le ministre. Désolé, votre profession ne me tente pas !

Le juge. Je vous comprends.

Le ministre. N'aimeriez-vous pas votre métier ?

Le juge. Je le hais !

Le ministre. À recommencer ?

Le juge. Si c'était à refaire, je m'abstiendrais.

Le ministre. J'aurais juré que vous aimiez ça.

Le juge. Votre intime conviction ?

Le ministre. Avouez que vous faites tout pour la susciter !

Le juge. J'avoue.

Le ministre. Vous n'avez jamais songé à arrêter ?

Le juge. Souvent. (*Attachant car sincère*). Chaque fois que ma femme faisait une crise, je décidais que l'affaire qui m'empêchait de m'occuper d'elle serait la dernière. Seulement, une fois qu'on a commencé ce métier, c'est impossible d'arrêter. Car, vous y avez connu tellement de bassesses, découvert tellement de vilénies qu'il vous est impossible de vous promener dans le monde comme si de rien n'était. À chaque coin de rue, vous vous demandez ce qui peut se cacher derrière ce sourire que vous lance un passant. La moindre invitation vous paraît suspecte. Le moindre cadeau vous semble louche. Vous voyez naître perpétuellement en vous tous ces soupçons et vous vous sentez impuissant. Ces soupçons, vous les avez aussi quand vous exercez. Seulement, vous vous dites que s'ils se prolongent, vous ferez une enquête. De temps en temps, discrètement, vous consultez le casier d'une personne qui vous a prêté sa serviette au Gymnase avec un sourire bizarre. Neuf fois sur dix, il n'y a rien. Vous vous en voulez un peu d'être parano et puis vous pensez à autre chose. Mais quand vous cessez d'être juge, vous vous savez dans l'impossibilité de vérifier l'honnêteté des êtres que vous croisez. On devrait prévenir les étudiants : si vous vous destinez à enquêter sur votre prochain, sachez que vous mourrez enquêteur.

Le ministre. Une vieille famille de magistrats ! Ils auraient pu vous prévenir.

Le juge. Le plus comique, c'est qu'ils l'ont fait. Seulement, ça a été plus fort que moi. À cause de Zorro !

Le ministre. Zorro ?

Le juge. Oui, vous n'avez jamais regardé Zorro ? (*Chantant comme s'il était à cheval la chanson tirée du feuilleton de Walt Disney*). Un cavalier qui surgit hors de la nuit, de son nom, il s'appelle Zorro.

Quand la chanson est finie.

Je n'ai jamais raté un épisode.

Le ministre. C'est marrant, je vous imagine mal sur un cheval.

Le juge. Parce que vous ne m'avez pas vu à 20 ans.

Le ministre. Mais, votre Zorro, c'était un hors-la-loi ?

Le juge. Non !

Le ministre. Si !

Le juge. Je l'ai acquitté.

Le ministre. Ah bon !

Le juge. Oui ! Et je ne vous permets pas de critiquer une décision de justice.

Le ministre. Je m'en garderai bien. Pour une fois que vous acquittez quelqu'un.

Le juge. *(Comme un enfant).* J'ai tout gardé !

Il va dans un tiroir et en sort une panoplie de Zorro.

Le chapeau, la cape, le masque. *(Nostalgique).* Ma maman me les avait offerts un jour de Noël. J'avais 13 ans.

Il se met les habits et mime ses jeux d'enfants. On dirait qu'il perd la raison. Un moment, son regard croise celui du ministre et cet échange le ramène à la réalité. Le juge reste immobile.

Le ministre. Et l'épée ? Qu'en avez-vous fait ?

Le juge. On me l'a cassée !

Le ministre. Qui ?

Le juge. Je ne l'ai jamais su.

Le ministre. Votre maman aurait pu vous en racheter une autre.

Le juge. Elle a trouvé que j'étais trop grand pour ces jeux de gamin. Voilà ! C'est à cause de Zorro que j'ai commencé et après, je n'ai pas pu m'arrêter.

Il remet les vêtements dans le tiroir.

Le ministre. *(Songeur).* Zorro !

Le juge. Ça, ce n'est pas dans mon dossier.

Le ministre. Rassurez-vous ! Même si je redeviens ministre, je ne l'y mettrai pas.

Le juge. On ne vous croirait pas.

Le ministre. Vous connaissez mal les hauts fonctionnaires. D'un ministre en fonction, ils ont pour consigne de croire tout ce qui peut paraître incroyable.

Le juge. De toute façon, vous ne serez plus jamais ministre, Monsieur le Ministre. *(Un temps).* Allez, maintenant, c'est à vous ?

Le ministre. Ah moi ?

Le juge. À vous ! Je vous ai raconté ma vie. À vous de vous confier ... Je vous écoute.

Le ministre. *(Parlant des émissions de télévision pour jeunes).* Moi, j'avais un faible pour le marchand de sable.

Le juge. *(Rectifiant).* Et c'est pour endormir des gens que vous avez fait de la politique.

Le ministre. Inconsciemment *(un temps)* peut-être !

Le juge. Et consciemment ?

Le ministre. Consciemment ? Pourquoi j'ai fait de la politique ?

Le juge. Je voudrais savoir.

Le ministre. À 20 ans par idéal, à 30 pour l'argent, à 40 pour les femmes et à 50 pour le pouvoir.

Le juge. (*Eclatant de rire*). Vous croyez avoir le pouvoir ?

Le ministre. Je ne parle pas du pouvoir avec un grand « P » ! Celui-là est réservé à quelques élus. Non, je parle de ces petits pouvoirs que nous exerçons au quotidien. (*Songeur*). Croiser, lors d'une réunion du Rotary, un notable perdu depuis cinq ans dans le dédale de l'administration fiscale, prendre son téléphone, résoudre le problème en quelques secondes et observer son regard médusé d'admiration : je ne connais rien de mieux. Apercevoir un chômeur en fin de droit, une sorte de SDF en devenir rester une demi-heure devant votre permanence sans oser entrer, le voir finalement se décider, l'entendre faire « Hm, hm » pour attirer votre attention, l'écouter d'une voix tremblante vous demander de l'aider à trouver un logement, voir son anxiété quand vous prenez le faciès grave du garagiste qui dévisageant votre voiture en panne se dit qu'il va vous escroquer, prendre son téléphone, entendre à l'autre bout du fil une voix revêche, décliner lentement son identité, sentir au bout de la ligne le fonctionnaire se mettre au garde-à-vous, résoudre le problème, informer le chômeur qu'il aura un toit pour l'hiver, le voir ne sachant comment vous remercier et lui dire d'un ton dégagé « ne me remerciez pas ! Rendre service est, chez moi, une seconde nature ». ... Je ne connais rien de plus jouissif.

Le juge. Égoïste par bienfaisance !

Le ministre. Non ! Bienfaiteur (*un temps, réfléchissant*) par égoïsme !

Le juge. Et le tout par téléphone.

Le ministre. (*Rêveur*). Le téléphone ! Comment Louis XIV a-t-il pu gouverner sans cet engin ? Ce devait être d'un triste ! Éprouve-t-on le même type de plaisir lorsqu'on décroche pour écrouer quelqu'un ?

Le juge. Non, nous c'est quand nous annonçons à la victime que nous avons trouvé le coupable.

Le ministre. J'oubliais les victimes.

Le juge. Vous n'êtes pas le seul ! Tout le monde oublie les victimes. Lisez la presse ! Écoutez les gens ! L'action judiciaire se résume dans la rencontre entre un homme forcément innocent torturé par un représentant de l'administration judiciaire aveugle, borné et impitoyable. Les victimes, on en a un peu parlé deux ans plus tôt au moment des faits, avant de les oublier. Eh bien moi, c'est à elles que je pense. C'est pour elles que je combats.

Le ministre. Je suis désolé, mais dans mon cas, elles sont absentes.

Le juge. Pardon ?

Le ministre. Dans ce que vous me reprochez et dont je suis, entre parenthèses, innocent, il n'y a aucune victime.

Le juge. Ah bon ? Et les contribuables ! C'est quoi ? Des vaches ? « Des vaches à lait » me direz-vous. Mais une vache à lait peut être une victime, figurez-vous. (*Un temps*). Et le pire, c'est que vous êtes sincère. Vous croyez vraiment ne faire de mal à personne. Vous êtes incroyable ! Vous parlez aux citoyens à longueur d'année, transformez le serrement de main en art supérieur, passez votre vie à scruter les sondages et lorsque vous prenez une liasse de billets, vous n'avez même pas la sensation de les voler. Moi, c'est pour eux que je travaille.

Le ministre. En somme, nous avons un point commun. Le but de notre existence aura été d'essayer de recevoir des mercis. Quand vous disent-elles merci, les victimes ?

Le juge. Jamais ! Les victimes possèdent un des derniers privilèges encore existants : elles ne doivent pas dire merci.

Le ministre. C'est marrant !

Le juge. Vous vous marrez tout le temps !

Le ministre. *(Ne répondant pas et continuant sa pensée).* Vous êtes moins cynique quand vous avez bu ! Seriez-vous humain, Monsieur le Juge ?

Le juge. Ah ! Nous y arrivons ! Allez ! Vous l'avez dit, je suis saoul. Vous pouvez abattre vos cartes !

Le ministre. Qui vous dit que j'en ai ?

Le juge. Allez ! Je sais que vous avez quelque chose contre moi. Sinon, vous auriez tiré ou vous seriez déjà parti.

Le ministre. Honnêtement, je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Le juge. Je suis fatigué ! Dites ce que vous avez contre moi ! Qu'on en finisse ! Vous croyez que je ne sais pas lire dans votre jeu ? Vous croyez que je ne sais pas voir quand un adversaire croit avoir gardé des cartes dans son jeu ? Alors, jouez ! À toutes ! Allez, Monsieur le Ministre, jetez vos cartes. Que l'on sache, enfin, si elles sont bonnes.

Le ministre. Vous ne me croirez pas, mais je n'en ai pas.

Le juge lui jette un regard incrédule.

Si vous y tenez, je peux en chercher une. Mais il faudra que vous m'aidiez. Auriez-vous quelque chose à vous reprocher Monsieur le Juge ? Dites-moi, ce que vous craignez ! Vous êtes si fort, et tellement prudent. N'avez-vous pas cessé vos voyages en Thaïlande dès que notre législation a puni la pédophilie hors de nos frontières ?

Le juge. Calomnie gratuite ! *(Pensant au mot gratuit).* Ça m'étonne de vous ! Ne cherchez pas par là, vous ne trouverez rien !

Le ministre. *(Constatant).* Fiscalement irréprochable !

Le juge. *(Confirmant sa constatation).* Les deux contrôleurs que vous m'avez envoyés peuvent en témoigner.

Le ministre. Alors, où est-il votre talon d'Achille, Monsieur le Juge ? Ce point faible qui vous a empêché de fuir, qui vous a fait paniquer lorsque j'ai eu mal au ventre ... Serait-il politique ?

Le juge. Je n'ai jamais voté !

Le ministre. Ce n'est pas le sexe, ce n'est pas l'argent, aucune opinion politique...

Le juge. Aucune opinion tout court !

Le ministre. Casier judiciaire vierge !

Subitement, le juge se lève et met la chanson « non, je ne regrette rien » chantée par Piaf.

Le juge. Vous dansez ?

Le ministre. Pardon ?

Le juge. Je vous demande si vous dansez !

Le ministre. Serait-ce une avance ?

Le juge. Je ne suis pas pédophile, mais de là à succomber à la vision érotique des vieillards, il y a un pas.

Le ministre. Alors ?

Le juge. Alors, vous dansez oui ou merde ?

Sans rien comprendre, le ministre accepte de danser. Soudain, il comprend.

Le ministre. *(Pensant à la maladie).* Vous êtes condamné !

Le juge. *(Prenant le terme condamnation dans son sens judiciaire).* Ce n'est pas parce que nous dansons que vous devez inverser les rôles !

Le ministre. (*Heureux d'avoir trouvé*). La maladie ? Crises cardiaques à répétition ou cancer ?

Le juge rompt brutalement la danse.

Le juge. Cancer ! (*Un temps*). Comment avez-vous deviné ?

Le ministre. Quand j'ai eu mon malaise, vous étiez presque à jeun. (*Un temps*). Et vous vous êtes montré humain !

Le juge. Je n'en ai plus que pour six mois !

Le ministre. (*Constatant*). Et vous voudriez avoir ma peau avant de partir !

Le juge. Disons que j'aimerais qu'on se souvienne de moi, laisser une petite trace dans l'Histoire. Vous imaginez quel enterrement on me ferait si je mettais, juste avant de partir, un Ministre de l'Intérieur sous les verrous ? Vous ne vous rendez pas compte à quel point vous avez adouci mon existence. Sans ce cancer, je serais mort dans une trentaine d'années dans l'indifférence générale. Grâce à vous et à lui, j'aurai de belles funérailles.

Le ministre a l'air abattu.

Qu'est-ce que vous avez ?

Le ministre. Rien !

Le juge. Si ! Je vous trouve abattu tout d'un coup. Ce n'est pas parce que nous avons dansé ensemble que ma mort doit vous rendre si triste.

Le ministre. Ce n'est pas ça ! (*Se rattrapant*). Enfin, bien sûr votre mort ne me fait pas plaisir.

Le juge. Tout de même un petit peu !

Le ministre. (*Sincère*). Je vous jure que non.

Le juge. Je vous crois. (*Un temps*). Ce ne doit pas être facile.

Le ministre. Quoi ?

Le juge. De vaincre un ennemi qui va mourir. On ne peut pas le menacer, encore moins l'acheter et lorsque votre perte est devenue le dernier objectif de son existence ...

Il lève les bras au ciel.

Le ministre. Il y a peut-être une solution !

Le juge. Je vous écoute.

Le ministre. Si je vous racontais toutes les combines que je connais.

Le juge. Vous témoigneriez ?

Le ministre. Non, mais je peux vous fournir des quantités de preuves ... De quoi faire tomber la moitié de la classe politique.

Le juge. Il ne me reste plus que six mois.

Le ministre. Une fois que vous possédez une preuve, les choses vont très vite. Et puis, c'est psychosomatique : l'enthousiasme vous permettra peut-être de tenir plus longtemps.

Le juge. (*Pensant à ses victimes*). Je pourrai m'en faire un maximum !

Le ministre. Vous modifieriez complètement le paysage politique. Vous ne laisserez pas une trace, vous influencerez l'histoire, puisque ceux que vous mettrez en prison ne seront plus élus. Avant de partir, Zorro aura libéré le paysage politique de toutes les personnes qui auront quelque chose à se reprocher. Votre passage sur terre aura changé l'histoire de notre pays. Qu'en pense, Monsieur le Chevalier sans peur et sans reproche ?

Le juge. Monsieur le Ministre, vous avez bien fait de venir.

Le ministre. Naturellement, en échange, vous m'oubliez.

Le juge. Demain, on vous notifiera votre non-lieu !

Le ministre. (*Remettant Piaf*). Alors, on danse ?

Ils se mettent à danser.

ACTE 3

Au milieu des verres de whisky, le ministre est au téléphone. Ils impriment les mails que le ministre reçoit sur son portable. Le juge examine les documents dès qu'ils sortent.

Le ministre. *(Au téléphone).* Ok, cher ami, encore trois feuilles et vous pourrez retourner vous coucher. *(Un temps).* À demain ! Enfin, à tout à l'heure.

Le juge prend une feuille et la montre à Le ministre.

Avec ça, tu lui en mets pour 15 ans !

Le juge. Minimum ! Et sinon, ton ulcère, ça va ?

Le ministre. Oui, c'est passé ! *(Faisant allusion à leur conversation du début).* Voilà la preuve de mon innocence.

L'autre ne répond pas.

Les innocents n'ont pas d'ulcère. C'est toi qui l'as dit.

Le juge. *(Lui montrant un document).* Innocent ! Je me trompe où c'est ta signature qui se trouve ici ?

Le ministre. Où ?

Le juge. Là, en bas de la page.

Le ministre. Merde ! Toi qui cherchais une preuve contre moi, la voilà ! *(Montrant un autre document).* Et puis, en voilà encore une autre. *(Un temps).* Dis, t'avais des preuves contre moi ?

Le juge. Durant son procès, Landru n'a jamais avoué sa culpabilité. Même son avocat ne savait pas.

Le ministre. Ce qui ne l'a pas empêché d'être condamné à mort.

Le juge. C'était une autre époque. Remarque, à part son avocat, personne ne doutait de sa culpabilité. Seulement, son avocat avait envie d'être sûr.

Le ministre. C'est légitime !

Le juge. Moi, je ne lui aurais pas demandé. Si son client avoue son innocence, il s'en voudra toute sa vie. Sinon, il se demandera comment il a pu croire sincère un tel monstre. Il mettra en doute sa capacité d'intime conviction. *(Un temps, reprenant son récit).* Donc, en allant à l'échafaud, il a demandé à Landru de lui dire la vérité puisqu'il n'avait plus rien à perdre. Tu sais ce que Landru lui a répondu ?

Le ministre. Non !

Le juge. Tout le monde a ses petits secrets.

Le ministre. *(Pensant aux preuves).* Je ne le saurai jamais.

Le juge. Sauf si demain, tu fais les poubelles.

Le juge jette le dossier où on parle de le ministre dans la poubelle. Le ministre lui jette un immense sourire.

Au fait, la proposition que tu m'as faite pour ta secrétaire, elle tient toujours ?

Le ministre. C'est pas vrai ? Tu aimerais bien te la faire ?

Le juge. T'avais raison, tout à l'heure ! Un peu de jeunesse me fera peut-être du bien. On a beau être magistrat, on n'en est pas moins homme !

Le ministre. À mon avis, c'est l'aspect homme qui risque de causer problème. L'homme devra convaincre !

Le juge. Si tu l'informais que je n'ai pas d'héritier !

Le ministre. (*Niant de la tête*). Je ne crois pas que l'argent l'intéresse ! Elle est comme moi, c'est une idéaliste !

Regard du juge.

Je plaisante ! Enfin en ce qui me concerne car, elle, à 22 ans, possède encore toutes ses illusions. Tu devrais voir comme elle boit mes paroles. Parfois, j'ai un peu honte de la voir à ce point me mettre sur un piédestal. Tu devrais nous voir ! (*Jouant*). Mademoiselle ? (*L'imitant*). « Oui, Monsieur le Ministre ». (*Jouant son rôle*). Voulez-vous prendre ma réponse en sténo ? (*L'imitant*). « Oui, Monsieur le Ministre ».

Par complicité, le juge se met à accompagner son « oui Monsieur le Ministre ».

(*Jouant son rôle*). Mademoiselle, voulez-vous venir vous asseoir sur mes genoux ? (*L'imitant*). « Oui, Monsieur le Ministre ». (*Jouant son rôle*). Mademoiselle, voulez-vous vous déshabiller ? (*L'imitant*). « Oui, Monsieur le Ministre ». (*Jouant son rôle*). Mademoiselle, voulez-vous venir avec moi sur le canapé ? (*L'imitant*). « Oui, Monsieur le Ministre ». (*Jouant son rôle*). Mademoiselle, êtes-vous satisfaite ?

Le juge. (*L'imitant*). Oh non, Monsieur le Ministre !

Le ministre. (*Complice*). Elle ne le dit jamais, mais elle doit le penser de temps en temps.

Le juge. Tu risquerais ta carrière pour elle.

Le ministre. Non !

Le juge. Donc tu la trahis !

Le ministre. Oui et non, on est tous passé par là ! C'est la loi du genre ! On idéalise quelqu'un, on s'engage, il vous déçoit et on fait comme lui ou on change de métier. Comme de toute façon, elle devra un jour perdre ses illusions, autant que ce soit par moi.

Le juge. On pourrait reprendre ton idée de lui demander de se sacrifier pour te sauver.

Le ministre. Bonjour, l'incorruptible !

Le juge. Ce serait la première fois ! Oh oui ! Demande-lui de venir me séduire pour obtenir un non-lieu. Tout le monde sera content.

Le ministre. Tout le monde ?

Le juge. Elle croira t'avoir sauvé, elle en sera fière. Et puis, je te raconterai...

Le ministre. Tu peux être salaud ?

Le juge. Tu peux offrir ce cadeau à un vieux copain qui, avant de mourir, t'ouvre une voie royale pour ta carrière politique. Si tu crois que je n'ai pas remarqué que j'éliminais tous tes rivaux.

Le ministre. D'accord ! Tu te la feras, la gamine ! Tu es content ?

Le juge. Très ! Elle pourrait venir demain soir, par exemple.

Le ministre. Tu es pressé ?

Le juge. Comme ça, j'officialiserai ton non-lieu après-demain.

Le ministre. Tu as raison, nous sommes tous les deux pressés. (*Regardant la dernière feuille qui vient d'arriver*). Regarde celui-là !

Le juge. Génial ! Il va falloir faire valser tout ça !

Le ministre. Et en voilà encore un !

Le juge. C'est génial, ils vont tous sauter !

Le ministre. Après un tel ménage, si je ne termine pas Président de la République, c'est à ne plus rien y comprendre.

Le juge. Je ne vivrai pas assez vieux pour voir ça !

Le ministre. Je te fais une promesse solennelle : une des plus grandes artères de Paris portera ton nom !

Le juge. Attention, de là-haut, je punirai les promesses non tenues.

Le ministre. Celle-là, je la tiendrai, elle est gratuite. On tient toujours les promesses qui sont gratuites. C'est d'ailleurs à ça qu'on les reconnaît. Dis donc, tu as vu l'heure ?

Le juge. Il va bientôt être l'heure de se lever ! Je t'offrirais bien de dormir ici, mais il n'y a qu'un lit...

Le ministre. Je vais y aller !

Le juge. La conscience tranquille !

Le ministre. Au revoir Monsieur le Juge !

Le juge. Au revoir Monsieur le Ministre ! Et à bientôt !

Le ministre. Tu veux sa photo ?

Le juge. De qui ?

Le ministre. De mon assistante !

Le juge. Ton assistante ? Je la connais ! Je l'ai cuisinée pendant des heures.

Le ministre. Je n'ai pas assisté à la cuisson, mais elle ne devait pas ressembler à ça.

Il lui donne la photo.

Alors ?

Le juge. Incroyable, le changement !

Le ministre. Dans ton bureau, c'est toi qui cuisines. Mais sur la plage, c'est elle qui réchauffe. Alors ?

Le juge. Je suis impatient !

Le ministre. Elle sera chez toi ce soir à 19h. Au fait, pour ton cancer, tu as un bon médecin ?

Le juge. Je crois ! Mais quand on ne connaît rien en médecine, il est difficile de se faire une opinion.

Le ministre va chercher une adresse et la tend au juge.

Le ministre. Il paraît qu'il est excellent ! Consulte-le toujours, tu n'as rien à perdre.

Le juge. Merci !

Le ministre. Il faut que tu vives le plus longtemps possible. À bientôt ?

Le juge. Au plaisir !

Le ministre sort. Le juge le regarde partir. Il revient, sort le dossier de la corbeille à papier, prend le portable et téléphone.

C'est moi ! Je suis désolé de vous réveiller, mais vous allez être content. Vous annulez le non-lieu et préparez un mandat d'arrêt. Vous me ferez le plaisir d'être chez moi vers 11h. Nous aurons beaucoup de travail. Encore une chose, demandez à Monsieur Pirrera de venir chez moi vers 18h30. Je vais être victime d'une tentative de corruption et j'aurai besoin du témoignage d'une personne assermentée. Rendormez-vous ! Nous nous reverrons à 11h.

Il prend le billet que le ministre lui a donné.

Au fait, vous connaissez le professeur Warmes ? (*Un temps*). Je me suis laissé dire que c'était un excellent cancérologue.

L'autre lui parle.

Vous avez raison, il faudrait savoir s'il s'y connaît dans les prostates. J'irai tout de même le voir. Vu ce que je viens de découvrir, il serait bien qu'il prolonge mon existence. À tout à l'heure.

Il raccroche, met la fin de la musique « de l'autre côté de la rue » de Piaf. Il regarde la photo de la secrétaire, la déchire et la jette.

Désolé, Monsieur le Ministre, sincèrement désolé.

Du même auteur !

Théâtre en ligne sur You Tube.

Pas si con pour un père.

Cette comédie décrit la confrontation entre une fille particulièrement gâtée et son père dont le niveau de vie a brutalement baissé.

<https://www.youtube.com/watch?v=H2rogP3eq88>

Et si on simplifiait l'orthographe !

Cette comédie décrit la confrontation entre un grammairien gardien de l'orthodoxie grammaticale et sa secrétaire partisane des SMS. Le résultat sera surprenant. Elle comporte deux versions.

1h30. <https://www.youtube.com/watch?v=jQ9yo5dysyM>

1h. <https://www.youtube.com/watch?v=vUBEO7KzQnw>

Belles-mères

Cette comédie pour huit personnages décrit la rencontre de deux familles au niveau de vie différent. Mais les riches ne sont pas toujours ceux que l'on croit. D'habitude, cette pièce dure une heure et demie, mais nous avons beaucoup improvisé.

<https://www.youtube.com/watch?v=aKxJov-0cgM>

Winston Churchill. La décision qui sauva le monde.

Pièce historique décrivant une rencontre imaginaire entre Winston Churchill et Rudolf Hess qui permet de comprendre pourquoi Churchill prit sa décision qui sauva la civilisation.

<https://www.youtube.com/watch?v=gSnuzf7a4zs/>

<https://www.youtube.com/watch?v=y6YO52eTNzl>

À l'Ombre des Pommiers.

Cette comédie pour cinq personnages décrit la bataille entre deux couples pour acquérir l'héritage d'une tante particulièrement capricieuse.

<https://www.youtube.com/watch?v=AdT0RY2nuEA>

Nous n'irons pas à l'hospice.

Cette comédie pour six personnages décrit la bataille d'un couple fortuné pour éviter l'hospice. D'habitude, cette pièce dure une heure et demie, mais nous avons beaucoup improvisé.

<https://www.youtube.com/watch?v=BgcXJ80OYTQ>

Divertissement.

Scénariste de la websérie <http://orthogaffe.com/>.

110 sketches qui rient de et avec l'orthographe. Les cinq premières saisons donnent des trucs pour ne plus faire de fautes. Les suivantes (à partir du 110^{ème} épisode) se demandent pourquoi cela s'écrit comme ça.

On peut toujours dire non !

Édition Gunten (roman). 2015.

Ce roman décrit la recherche d'un présentateur télé menacé de mort qui voudrait savoir à qui il a fait du tort. Il se plonge dans son passé.

Version papier

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=195

Version Kindle

http://www.amazon.fr/peut-toujours-dire-non-ebook/dp/B00WIR4NJC/ref=sr_1_3?s=books&ie=UTF8&qid=1430918087&sr=1-3

Les questions d'Aurélien ! Livre II. Néron... et si c'était un brave type ?

Éditions Gunten (roman). 2012.

Écrit en collaboration avec **Catherine Hague**, ce roman raconte les aventures d'Aurélien jeune historien du XXI^{ème} siècle invité à se promener dans l'Histoire pour réaliser sa thèse. Cette fois, il doit essayer de savoir si les accusations des témoins contre Néron (Suétone et Tacite) suffiraient pour le faire passer devant un jury américain.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=166

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Néron-c'était-brave-questions-dAurélien-ebook/dp/B00BT0J3B2/ref=sr_1_5?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423153987&sr=1-5&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Les questions d'Aurélien ! Livre I. Mais qui a foutu le bordel dans l'Europe en 814 ?

Éditions Gunten (roman). 2011.

Écrit en collaboration avec **Catherine Hague**, ce roman raconte les aventures d'Aurélien, jeune historien du XXII^{ème} siècle invité à se promener dans l'Histoire pour réaliser sa thèse. Cette fois, il doit essayer de savoir si l'Europe aurait pu se construire en 814 et pourquoi cela ne s'est pas fait.

Version Papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=2&products_id=151

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/foutu-bordel-l-Europe-questions-dAurélien-ebook/dp/B005WZT8XI/ref=sr_1_4?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154027&sr=1-4&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Le Juge et le Ministre suivi des Killers

Éditions Gunten (théâtre). 2005.

Ce livre comprend deux comédies. La première décrit la rencontre entre un ministre et un juge qui s'est juré d'avoir sa tête. La seconde s'amuse du monde de l'entreprise en décrivant la vengeance d'une femme que son petit copain a dû virer pour prouver sa qualité de manager.

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Théâtre-Juge-Ministre-suivi-Killers-ebook/dp/B00EECIMSX/ref=sr_1_7?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154098&sr=1-7&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261307/Theatre-Juge---Killers.ebook>

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=1&products_id=55

Monstres ordinaires,

Éditions Gunten (roman). 2002.

22 histoires dont la plupart finissent mal (mais pas toutes) qui décrivent la rencontre entre un bourreau et sa victime. La moitié des récits se déroule dans le passé et l'autre dans le monde actuel.

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Monstres-ordinaires-Bernard-Fripiat-ebook/dp/B00ED04X2O/ref=sr_1_6?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154072&sr=1-6&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261303/Monstres-ordinaires.ebook>

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?products_id=79

Le siècle des Pardase

Éditions Gunten (roman). 2001.

Roman policier qui décrit les conséquences sur une famille d'un testament écrit par Monsieur Pardase, il y a un siècle. Testament peut être synonyme de vengeance.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?products_id=77

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/siècle-Pardase-Bernard-Fripiat-ebook/dp/B00DU6TA9I/ref=sr_1_1?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423153937&sr=1-1&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261303/Monstres-ordinaires.ebook>

Winston Churchill. La Décision qui sauva le Monde

Éditions L'Harmattan (théâtre). 2001.

Pièce historique décrivant une rencontre imaginaire entre Winston Churchill et Rudolf Hess, qui permet de comprendre pourquoi Churchill prit cette décision qui sauva la civilisation.

Version papier.

http://www.amazon.fr/Winston-Churchill-Décision-Sauva-Monde/dp/2747502244/ref=sr_1_13?ie=UTF8&qid=1381166300&sr=8-13&keywords=bernard+fripiat

Au secours, on simplifie l'orthographe....

Actuellement au théâtre.

<http://www.billetreduc.com/117818/evt.htm>

Pièces de théâtre accessibles gratuitement sur le site : Le proscenium.

Site construit par Nicky Ward où vous retrouvez toutes mes pièces.

<http://bernard-fripiat.jimdo.com/pièces/>

Pédagogie.

L'orthographe. 99 trucs pour en rire et la retenir

Éditions Gunten. 2013.

De loin, le meilleur livre d'orthographe que j'ai écrit (sa possession vous dispense de vous procurer les autres qui sont épuisés ou hors de prix sur Amazon). Vous y trouverez toutes les questions que mes stagiaires m'ont posées en 20 années d'animation. Chaque point d'orthographe offre une dictée comique et renvoie à un sketch de la série orthogaffe.com. Ces deux apports permettent de revoir la matière en riant.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=170

Version Kindle vivement déconseillée.

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/266616/L-orthographe---99-trucs-pour-en-rire-et-la-retenir.ebook>

Au commencement était le verbe, ensuite vint l'orthographe.

Éditions Vuibert. 2015.

Une histoire de l'orthographe qui complète le précédent et explique, en 130 *pourquoi*, nos principales difficultés orthographiques.

http://www.amazon.fr/commencement-était-verbe-ensuite-lorthographe/dp/2311100505/ref=pd_sim_b_1?ie=UTF8&refRID=1KAA80SYBH4F6AFB2RW1

Orthogaffe.com en bande dessinée,

Éditions Demos. 2012.

Écrite en collaboration avec **Nicky Ward**, cette bande dessinée présente les deux premières saisons de la série orthogaffe.com. Le livre est malheureusement épuisé, mais vous pouvez trouver les planches sur Facebook, dans le groupe fan d'orthogaffe. Je peux aussi vous les fournir par mail (b.fripiat@noos.fr) sur simple demande.

Comment réussir vos examens ? L'intelligence ne vous dispense pas d'être malin

Éditions Demos. 2007.

Ce livre offre des trucs pour réussir les concours, tant à l'oral qu'à l'écrit.

Version Ipad

<http://www.numilog.com/37789/Comment-reussir-vos-examens---L-intelligence-ne-nous-dispense-pas-d-etre-malin.ebook>

